

Source	<i>Revue Archéologique</i>
Date	1997
Signé par	Françoise DUMASY - Université Paris I

Cet ouvrage est le fruit d'une collaboration entre le Service régional de l'Archéologie d'Île-de-France et l'unité mixte de recherche ENS/CNRS Archéologies d'Orient et d'Occident, collaboration particulièrement réussie puisque ce sont les opérations d'archéologie préventive menées depuis une dizaine d'années en région parisienne qui ont fourni le thème des recherches et qui ont offert la possibilité de dresser un bilan des connaissances actuelles sur les campagnes gauloises. Depuis la révélation des « fermes indigènes » due aux prospections aériennes menées dans les années 1970 par R. Agache, ce sont les grands décapages qui, dans la décennie suivante, ont offert à l'archéologie rurale les ressources de la fouille, de l'analyse spatiale, de l'étude du mobilier, de celle des restes d'animaux ou des graines pour lui permettre d'atteindre une nouvelle étape.

Celle-ci, comme le rappelle O. Buchsenschutz dans sa préface, n'est pas définitive et les différents auteurs ne cachent pas les limites de leurs interventions, l'état d'érosion des sols ou la mauvaise conservation du mobilier. Ce qui fait précisément l'intérêt de cet ouvrage, c'est le rassemblement et la confrontation de résultats issus de sites isolés et incomplètement fouillés. Encadrées et éclairées par une introduction (O. Buchsenschutz) et une conclusion (P. Méniel) qui soulignent les aspects méthodologiques de ces travaux en même temps qu'elles dégagent nettement les enjeux d'une recherche qui s'interroge sur les modalités d'organisation et de fonctionnement des installations agricoles gauloises, les différentes interventions se répartissent en deux séries : la première concerne des sites d'Île-de-France, la seconde correspond à des synthèses menées dans différentes régions de la Gaule du Nord et de l'Ouest (Picardie et Ardennes, Normandie, Bretagne, Vendée) qui prolongent et enrichissent les thèmes abordés.

L'ensemble est précédé d'un inventaire et d'une carte des sites du Hallstatt final et de La Tène en Île-de-France, réalisation indispensable étant donné la multiplicité des sites et leur situation à l'écart de lieux connus. Ajoutons d'ailleurs qu'il aurait été très utile de reporter dans les titres des articles les numéros des sites tels qu'ils figurent dans l'inventaire, car le lecteur met beaucoup de temps à les repérer sur la carte générale. Signalons également au passage un certain nombre d'oublis dans les localisations (Persan, Val d'Oise), des légendes absentes ou incomplètes, des figures disparues et regrettons qu'un certain nombre de plans très réduits soient difficiles à lire. Peut-être le remarquable travail de coordination fait pour les textes aurait-il pu s'étendre également aux figures qui auraient gagné à être homogénéisées et mieux commentées.

La première partie de l'ouvrage présente d'abord des travaux portant sur une région – la plaine alluviale de la Bassée et la confluence Seine-Yonne, le plateau de la Brie avec l'exemple de Marne-la-Vallée et la vallée de la Marne –, puis des communications consacrées à un seul site : Rungis dans le Val-de-Marne, Herblay et Persan dans le Val d'Oise, Jaux et Champagne-sur-Oise dans l'Oise. En dehors du site de Persan clairement identifié comme un enclos pastoral, les autres sites correspondent à des exploitations agricoles datant de La Tène ancienne ou moyenne (Champagne-sur-Oise, Rungis) et de La Tène finale (Jaux, Herblay). Si dans l'ensemble des communications apparaît un certain nombre de sites relevant des périodes hautes, voire du Hallstatt, ce sont les structures des deux derniers siècles avant notre ère qui prédominent et ce sont souvent elles qui sont les plus riches en matériel, en restes osseux en particulier. Il faut préciser également que, comme le rappellent P. Gouge et J.-M. Séguier dans leur communication sur les habitats de la Bassée, les installations récentes délimitées par des enclos ont davantage retenu l'attention des archéologues que les sites ouverts qui leur sont contemporains, mais qui sont moins bien structurés et souvent lacunaires.

Soulignons rapidement les acquis les plus évidents de ces travaux. Ils concernent d'abord le plan des enclos : alors que les tracés curvilignes relèvent des enclos les plus anciens comme celui de Rungis qui date de La Tène moyenne, ce sont les tracés rectilignes aux angles bien marqués découpant un rectangle ou un trapèze qui caractérisent les enclos récents. À l'intérieur, les structures les plus faciles à percevoir et à identifier sur la plupart des sites sont les greniers sur 4, 6 ou 9 poteaux. Ce qui surgit désormais aux côtés de ces structures de stockage, ce sont des bâtiments de superficie nettement supérieure, à plan rectangulaire avec ou sans abside, dessinés par 5 trous de poteau comme à Jaux ou par un nombre plus important : ils sont interprétés comme des structures domestiques. En revanche, les structures réservées à l'élevage restent difficiles à identifier : on aurait tendance à leur rattacher le plan ovalaire, qu'il s'agisse d'enclos comme au Grand Paisilier (Vendée) ou d'étables comme la célèbre structure de Verberie / La Plaine de Saint-Germain. Certains sites mieux conservés que d'autres ont permis des progrès remarquables dans la perception de l'organisation interne de l'enclos. C'est le cas, entre Seine et Yonne, à Bazoches-les-Bray et à Balloy où l'espace est découpé en parcelles délimitées par des fossés interrompus. À chaque parcelle correspond un bâtiment, grenier, maison ou grange qui permet de préciser sa fonction. On observe d'ailleurs que la plupart des bâtiments sont alignés en bordure des fossés de façon à laisser la place à des espaces spécialisés (cours, basses-cours, jardins ?). Si une telle lecture est assez facile lorsqu'il s'agit d'une seule phase d'occupation, elle l'est beaucoup moins dans le cas de bâtiments juxtaposés relevant de périodes différentes.

Autre acquis essentiel de ces fouilles : la place éminente, et désormais équivalente à celle de l'archéologue, tenue

par l'archéozoologie. O. Bucchenschutz le souligne dans son introduction, mais elle apparaît clairement dans les diverses communications et dans les progrès qu'elle a permis de réaliser. Ceux-ci portent évidemment sur les caractéristiques de l'élevage mais aussi sur les divers aspects de la vie de la ferme, sur les pratiques alimentaires ou sur les modalités de rejet des restes. C'est ainsi que l'on observe des différences entre les restes enfouis dans les fosses et ceux qui sont enfouis dans les fossés, que l'on peut établir des relations entre la répartition des vestiges fauniques et la localisation des bâtiments, que l'on arrive à distinguer les enclos destinés à l'habitat de ceux qui sont destinés à l'élevage. L'archéozoologie fournit désormais des données précieuses sur l'organisation des fermes elles-mêmes. Mais elle contribue aussi à définir les caractéristiques économiques de ces établissements en soulignant par exemple l'importance de l'élevage des caprinés, en même temps qu'elle suggère l'existence de différences sociales liées à la fréquence du cheval ou à l'âge d'abattage des animaux.

Aux côtés de ces thèmes majeurs, reste une série de thèmes à peine esquissés, que la nature même du bilan présenté ici n'a pas permis de développer, mais qui sont certains des axes des recherches en cours. On pense en particulier à l'étude de l'exploitation agricole elle-même, à celle des modalités de la création et de l'entretien des champs et des prés, à la reconstitution du parcellaire dépendant d'une unité d'habitation. Certaines communications le font déjà (Marne-la-Vallée ; Herblay, Val-d'Oise) et les résultats présentés ici suggèrent la richesse des données rassemblées dans ce domaine. On en a d'ailleurs perçu divers échos dans le colloque qui s'est tenu récemment sur l'archéologie des parcellaires (Orléans, 28-30 mars 1996)¹.

On peut aussi commencer à s'interroger sur la possibilité de hiérarchiser les sites, sur l'existence et la diffusion de modèles dans l'habitat, sur des phénomènes de régionalisation. C'est en fait toute l'histoire des campagnes et du rôle qu'elles jouent dans le développement des sociétés de l'Âge du Fer qui est ouverte à l'analyse et à la réflexion des archéologues. Et leur ambition de « reconstituer la chaîne de production agricole », comme le dit O. Buschenschutz, apparaît désormais légitime. Elle s'appuie d'ailleurs sur une série de publications annoncées qui fourniront un ample matériau à la réflexion amorcée ici.

Il faut enfin ajouter que pour un tel sujet, l'étude diachronique s'impose d'elle-même. Les quelques allusions rapides au maintien, à l'époque romaine, de certains établissements, à l'utilisation, voire à l'extension, de systèmes fossoyés ou au déplacement de sites dans un rayon proche suggèrent l'intérêt de l'étude des terroirs sur une longue période. Il y a là, pour les années qui viennent, la possibilité d'une collaboration particulièrement fructueuse entre protohistoriens et spécialistes des périodes historiques. Dans ce domaine là encore, l'ouvrage est éclairant car il révèle l'importance des interventions humaines dans la Gaule septentrionale ; il montre à quel point les populations de l'Âge du Fer ont pris possession des terres et les ont découpées, aménagées, modelées sur de vastes superficies. L'exploitation de l'époque romaine poursuit et améliore ce qui a commencé quelques siècles plus tôt, la conquête des terres agricoles et l'organisation du territoire à l'échelle d'un pays tout entier.

¹ Voir en guise de préactes G. Chouquer éd., *Les formes du paysage, Études sur les parcellaires*, Paris, Errance, 1996.